

Jean-Claude Pirotte : l'art de la fugue

LE MONDE DES LIVRES | 15.09.11 | 11h19 • Mis à jour le 15.09.11 | 11h19

La maison se trouve en face du poste de douane. Encore loin des premières habitations du village. Pas de barrière, pas de douaniers. Juste un drapeau suisse délavé marque la frontière. Il y a un peu plus d'un an que Jean-Claude Pirotte et sa compagne, la romancière et traductrice Sylvie Doizelet, sont installés ici, à Beurnevésin, dans le canton du Jura. Installés ? Ils y campent plutôt. Dans les pièces s'entassent les cartons. En 2009, il leur a fallu quitter Arbois, où ils avaient fait souche. *"C'était devenu trop cher"*, soupire Jean-Claude Pirotte. Entre-temps, ils ont loué *"une soupente"* sur la côte belge. *"Presque toutes nos affaires sont restées dans le Jura."*

Et il y a eu la maladie. Une saleté de cancer enfoncé bien profond, des tumeurs aux mâchoires, quelque chose au poumon. Il chasse un nuage. Lisse sa barbe. Passe une paume rapide sur ses yeux et vous sourit doucement. *"J'avais perdu toute énergie, explique-t-il. Les médecins m'ont fait prendre des cachets contre la dépression. Je suis parvenu au bout de mon roman. Il me reste la poésie."*

A côté de *Place des savanes*, ce dernier roman d'une énième quête des origines qu'il se sera acharné à achever dans la souffrance, Jean-Claude Pirotte a publié au début de l'été *Cette âme perdue*, un recueil de poèmes qui se lit comme le journal de ces douloureux moments. *"Un ange passe on ne l'entend/ battre des ailes dans la pluie/ que si l'on observe un instant/ de silence mais il s'enfuit/ ce qu'il laisse aura-t-on le temps/ d'en tresser un collier d'étoiles/ de papier pour la lune pâle/ que l'on dessine en attendant/ que se taise le coeur battant."*

Cette écriture du tressaillement tendre et de l'inquiétude, il la poursuit depuis plus d'une quarantaine de livres. Les lisières des genres, récits, romans, chroniques, s'effaçant dans une poésie de chacun des instants. Une poésie des sens, de l'air que l'on respire, des correspondances et des compagnonnages, de l'espérance tenace et du ressassement. A bientôt 72 ans, Jean-Claude Pirotte est l'un des grands poètes contemporains.

Il est né à Namur, en Belgique. Enfant unique. Sa mère enseigne l'allemand. Son père, le français et la morale. Ce dernier, militant wallon, résistant, occupera longtemps des fonctions politiques. Il a envers son fils une attitude distante et, très tôt, la relation se brise entre le petit garçon et ses parents. *"Je m'étais persuadé que mon père n'était pas mon vrai père. J'en voulais à ma mère de vivre avec lui. Alors, je les ai détestés. Lui surtout."* Il trouve refuge auprès de sa grand-mère, s'isole dans d'interminables lectures. Puis viennent des fugues à vélo qui l'entraînent de plus en plus loin. Il a 11 ans et rédige déjà les carnets de ses errances. *"J'avais tracé sur la première page : "Nulla dies sine linea" (Pas un jour sans écrire) et je m'y tenais..."* Au cours d'une de ces échappées sans but, aux Pays-Bas, il fait la rencontre de celui qui servira de tuteur à son adolescence.

Willem Prins, universitaire et linguiste, va prendre le jeune fuyard sous sa protection. Chez les Prins, à Ede, près d'Arnhem, il trouve un nouveau foyer. Il y assouvit et ordonne sa soif de connaissances. Il y grandit, en fait. Avec eux, il ira en Italie, au Portugal, en Bourgogne. Ses déroutes passées sont devenues des voyages. Il regarde, il écoute, il apprend.

Etudes de lettres, études de droit. A 25 ans, à Namur, il est avocat. Il publie trois petits volumes de poèmes (*Goût de cendre, Contrée, D'un mourant paysage*. Thone, 1963, 1965, 1969), pour ne pas avoir le sentiment de tourner le dos à ses premiers élans. *"Je n'écrivais plus... J'étais passionné par mon métier. Tout mon temps allait à la défense de ceux à qui l'on refuse le droit de parler."* Très vite, il fait tache avec sa clientèle de truands et de marginaux. En 1975, il est accusé d'avoir favorisé une tentative d'évasion. Il nie farouchement. Peine perdue. Le voilà rayé du barreau et condamné à un an et demi de prison. *"Ce n'était pas possible. J'ai fichu le camp."* Commence alors une cavale à travers la Belgique, la France, l'Espagne, l'Italie, qui durera jusqu'à la péremption de la peine en 1981.

"Je me suis souvenu, dit Jean-Claude Pirotte, des foulards des aviateurs alliés pendant la guerre. Ils représentaient des cartes. Les fleuves, les routes, les villes. L'objectif à atteindre. Les zones à éviter. J'ai compris que je me lançais dans ma grande aventure." Ces années d'exil et d'errance vont en effet le rendre à sa vocation d'avant. D'un petit boulot l'autre, il reprend les carnets, les poèmes, les croquis, les dessins. A son enfance désespérée, solitaire et rageuse, à son adolescence d'apprentissages et d'émois, il attache les trébuchements de ces nouveaux chemins. Les chagrins, les deuils, l'oubli, les ruptures qu'il pressent. Mais aussi les mains tendues, les amitiés précieuses, les rencontres. Les vigneron. Les écrivains. Et l'oeuvre qui naît ainsi porte en reconnaissance le vin partagé, les noms de lieux en litanie, ceux des poètes qui l'ont accompagné dans son vagabondage.

"Tous nous passons nos jours sous un ciel de légende, et nous l'oublions à chaque instant, dira-t-il dans *Rue des Remberges* (Le Temps qu'il fait, 2003). *J'ai besoin de Chardonne et de Dhôtel, de Follain, de Lubin, de Thomas, de Jaccottet, d'autres encore, de tant d'autres, pour me le rappeler.*" Lorsqu'il peut rentrer en Belgique, tout un pan de passé s'est définitivement effondré. Faute de recommencer, Pirotte peut réinventer. Faisant de ses souvenirs une permanente fiction de l'intime, il publie *Journal moche* (Luneau-Ascot, 1981, repris et augmenté sous le titre *Il est minuit depuis toujours*, La Table ronde, 1993), *La Pluie à Rethel* (Luneau-Ascot, 1982 ; Table ronde, 2002), *Un été dans la combe* (La Longue vue, 1986. La Table ronde, 1993)... S'invente un hétéronyme, Ange Vincent (du nom de son grand-père maternel), qui a servi de prête-nom à ses poèmes de jeunesse et que l'on retrouve dans plusieurs de ses textes, jusqu'à *Place des savanes*.

De *L'Épreuve du jour* (Le Temps qu'il fait, 1991, 1998), à *Autres arpents* (La Table ronde, 2000), ou à *Une adolescence en Gueldre* (La Table ronde, 2005), Jean-Claude Pirotte lessive sans cesse ses morceaux de mémoire jusqu'à les rendre doux. On pense à ces vers de *Poèmes comme ça* d'André Dhôtel (Le Temps qu'il fait, 2000), dont il a rédigé la préface : "*J'écris rien que pour retrouver/ en quel lieu j'eus la révélation/ parce que j'ai oublié ce lieu/ ainsi que toute révélation.*" C'est cette recherche vacillante qu'il poursuit aussi dans sa peinture. Dans ses fondus, ses aplats, ses épures. "*Je disais volontiers que j'étais un peintre du samedi et un écrivain du dimanche, sourit-il. Mais je ne peins plus beaucoup. Cela demande trop d'efforts physiques.*"

Jean-Claude Pirotte soulève une toile. Un entrelacs très sombre. La repose lentement. Cherche des yeux Sylvie Doizelet. Ils se sont rencontrés il y a une dizaine d'années à la Villa Mont-Noir, la résidence d'écrivains installée dans la propriété de Marguerite Yourcenar, près de la frontière belge. Elle y écrivait *Lost* (Gallimard, 2001). Vies croisées de peintres et d'écrivains dans un Londres lointain. Aujourd'hui, elle travaille à une biographie de la sculptrice expressionniste allemande Käthe Kollwitz. Une entreprise de longue haleine. "*Moi, fait-il en la regardant avec tendresse, aujourd'hui, comme pendant ces cinq années de cavale où j'étais dans l'attente, chaque soir, je m'oblige à écrire un poème.*"

PLACE DES SAVANES de Jean-Claude Pirotte. Le Cherche Midi, 142 p., 15 €.

CETTE ÂME PERDUE. Castor astral, 98 p., 13 €.

Xavier Houssin

Article paru dans l'édition du 16.09.11

Source : http://www.lemonde.fr/livres/article/2011/09/15/jean-claude-pirotte-l-art-de-la-fugue_1572551_3260.html